

PETIT CONTE D'INDIGENCE AFFECTIVE ORDINAIRE

« Il existe des êtres qui ont le pouvoir de tout changer ... »

D'OU JE VIENS

Le jour s'est levé. Enfin.

Je contemple la rade de la Pointe, perché sur un rocher qui surplombe la mer.

Je suis là depuis des heures.

En fait, je n'en sais rien.

De toute façon, je suis insomniaque depuis si longtemps.

Je ne les compte plus, les heures à attendre.

Attendre que le jour se lève.

Que quelque chose se passe.

Que ma vie si bien rangée soit un peu mise à mal.

Que mes certitudes ne soient plus.

Je suis assis, sur mon rocher blanc, et je sens la fraîcheur du matin qui s'insinue sur ma peau.

Je laisse mes jambes ballantes, et leur petite danse nerveuse m'amuse. Mes sens sont en alerte tout à coup. Ce calme plat, juste avant la tempête.

Je saute sur mes pieds, et je fais le tour de la digue ; chaque enjambée sollicite mes articulations un peu engourdis.

Il est encore très tôt mais je vois un bout de soleil, là, juste devant moi. C'est un astre rouge qui pointe. Les quelques nuages qui l'entourent, s'étirent en filaments violacés, et lorsque je lève le nez pour humer cette nouvelle journée, le picotement dans mes narines m'indique avec une certitude nouvelle que ce jour, que j'attends depuis des heures, il va m'apporter ce que j'espère.

J'inspire, longuement.

Mes poumons se remplissent d'iode, d'excitation diffuse, d'humidité ambiante, de brisures de sable, d'air.

Je passe ma langue sur mes lèvres.

Je goutte ce début.

Ce sont des prémices, j'en jurerai.

Mes yeux se ferment quelques secondes, pour mieux savourer l'instant. Celui d'avant.

Sous mes paupières, c'est un typhon qui se prépare. Mes iris tressaillent, sous l'effet de l'incertitude. Aussi.

Je n'ai besoin de rien en réalité.

J'ai tout ce qu'un homme peut souhaiter.

Mais l'insatisfaction chronique est mon principal défaut.

Rien n'est jamais assez. Il me faut toujours plus. Le dépassement de soi pourrait être mon credo. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un problème de sur compétitivité. Cette surenchère me désagrège depuis l'enfance. Me pousse à franchir les limites. Parfois, en effet, je suis hors piste. Tant pis. Je trace ma route. Le poignard entre les dents. Concentré sur ma seule avancée. L'objectif à atteindre. C'est bien comme ça que fonctionne mon existence. Jalonnée tout du long. Toujours plus loin.

Pour exemple, j'ai appris à lire tout seul. Par contre, l'alphabet reste très approximatif pour moi. Je reconnais les mots, globalement. Ils n'ont rien inventé, à l'Education Nationale, avec leur méthode globale. Sans vouloir chercher midi à quatorze heures, je crois me dépatouiller fort honorablement en déchiffrant le début, et la fin du mot. Je tombe juste la plupart du temps. Et ça me suffit pour déchiffrer un journal ou un panneau de rues. Puis l'invention des téléphones portables m'a définitivement sorti d'affaire, avec le robot décrypteur. Quelle merveille que la technologie !

Comme j'ai très vite capté que je souffrais d'une belle dyslexie aggravée, et que je n'avais aucun goût pour le labeur de l'étude par les livres, j'ai misé tous mes efforts sur mes capacités d'apprentissage par le geste.

Je suis devenu tailleur de pierres, comme d'autres deviennent cantonniers, ou jardiniers. J'ai grandi dans une ville à vocation artisanale, et le taux de sculpteurs au mètre carré, dépassait celui des bars de la Plaine, à Marseille. C'est dire ...

Mon métier nécessitant une dextérité particulière et une constitution robuste, je m'y suis précipité comme dans une évidence. Une profession innée. Ca me convenait parfaitement.

J'ai adjoint à cela, moult activités sportives, en professionnalisant mes loisirs. Vivant dans le massif alpin, les

sports de glisse tombaient sous le sens. Mon père s'était attaché à faire de ses enfants de parfaits petits montagnards. Nous allions à l'école en ski, l'hiver. Et ce qui faisait rêver les citadins, nous pesaient cruellement à nous. Nous ne savions pas la chance que nous avions, de grandir, nourri d'air pur, d'esprit de partage, et des plats cuisinés avec l'amour de notre mère.

Mon adolescence fut celle d'un garçon curieux de tout. J'ai croqué dans tout ce qui passait à proximité de mes canines.

Et j'avais un sacré gros appétit !

Pendant quelques années, j'ai vécu en mode plaisirs futiles, et dépendances.

Sexe.

Speed.

Vitesse.

Alcool.

Drogues.

Sports.

Tout devait aller vite.

C'était une course sans fin. Une fille. Un rail. Douze heures de taf à tracter les touristes dans la poudreuse. Engoncés jusqu'aux genoux. De temps en temps, un gros coup de flip. Un peu de speed. Pour tenir. Puis la nuit qui tombait. La fête. Les apéros qui n'en finissent pas. Les copains qui sombrent. Ceux qui sont amoureux. Ou qui se défoncent sous l'escalier de l'hôtel. Au petit matin, séances d'entraînement comme des cons à courir sur la piste verglacée. Les yeux ronds comme des billes d'agate. Le cerveau en confiture. Et les muscles qui sont les seuls à répondre au système nerveux. Un café. Un smile. Une douche rapide. Le coup du matin, si une gonzesse dort dans ton pieu. Et ce nouveau jour. Pareil aux précédents.

Le drame de ma vie.

Ce besoin d'exister à tout prix. Exit les platitudes, les vacances prévues d'une année sur l'autre, les plans de carrière, les prévisions météo à huit jours. Je n'ai jamais rien voulu d'autre que vivre selon mes instincts. Résultat, je me suis retrouvé avec plus de vingt ans de baignade volontaire, coincé dans des

contingences que je n'ai pas voulues, qui me sont tombées dessus à mon grand désarroi. Je n'ai su qu'accepter. Et m'adapter en terrain hostile. J'y ai pris le meilleur que j'ai pu y trouver. Et oui, les bonnes choses ont, elles aussi, une fin. Je me chargerai de la mienne. Pour ma part, tout pouvait alors recommencer. A l'endroit exact où nous nous étions arrêtés. Pause forcée. Replay. Play. A mon tour !

Mon quart de siècle.

Je suis tombé à genoux. Elle avait presque vingt de plus que moi. Elle me fascinait. Sa réussite. Son intelligence. Ce qui émanait d'elle. Je l'ai aimée. Comme un fou.

Là, déjà, le quotidien a fini par me rattraper.

Il a commencé par grignoter mes moments de flou. Ceux que j'arrachais à ma journée pour l'aimer, elle. Je quittais mes groupes de touristes, sans prévenir, pour l'attraper par la main, alors qu'elle était en pleine réunion de crise avec son staf. Juste pour respirer ses seins. Enfouir mon visage contre son ventre. La surprendre. La faire crier sous mes doigts impatientes. Et repartir. Comme un voleur. Très content de son forfait.

Puis je me suis installé avec elle.

Le même lit. Les mêmes draps. Une étagère dans la salle de bain juste pour moi. Et de la place dans le dressing.

Elle attendait de moi, d'être là.

Moi, à partir de cet instant, je n'ai plus voulu qu'être ailleurs.

Ses exigences en matière de présence étaient sans fin. Je me transformai bientôt en un petit robot bien obéissant. Elle levait le ton, et me voulais docile. Et j'étais là, avant même qu'elle n'ait eu le temps de finir sa phrase.

Attentif.

La satisfaire.

Je l'aimais.

Je voulais être tout pour elle.

Je ne le fus qu'en la quittant, je crois.

Un jour, je la trouvais en larmes. Effondrée. Une surprise totale. Elle qui ne doutait jamais, je la découvrais fragile. Elle attendait

un enfant. De moi. De nous. Je ne compris pas. J'aurais voulu être fou de joie. Mais sa détresse bloquait mon enthousiasme. Je le gardais donc au fond de moi. Fou de joie. Intérieurement. J'avais envie de le crier tout le temps. Je voulais partager ce bonheur avec tous. J'avais vingt cinq ans. Cet enfant à venir, il était la preuve que j'étais en vie. Et j'avais ce besoin de filiation ancré en moi.

Notre zygote unique. Issu de deux gamètes. Un ovocyte de mon amour. Un spermatozoïde de chez moi. Notre mise en commun de chromosomes, d'informations génétiques.

Au septième jour, Dieu se reposa devant son oeuvre.

Pas notre création à nous. Au septième jour, la nidation. Tous les espoirs étaient permis. Je n'en manquais pas.

Elle ne décolérait pas.

J'étais sous le choc.

Puis l'hémorragie. Une nuit.

Elle s'est enfermée dans la salle de bain.

Mon bébé est tombé dans les toilettes de l'hôtel.

Mais ce n'était pas le pire.

Le plus terrible, le plus épouvantable, le plus affreux, c'était son soulagement.

Elle me souriait.

Elle ne pleurait plus tout à coup. Larmes tariées. Ma comète en bandoulière. Le vide. Atroce.

Elle respirait à nouveau.

Moi, je voulais juste mourir.

Et sauter dans les chiottes, à la recherche de mon enfant perdu.

J'ai réfléchi quelques jours. Ou semaines, je ne sais plus.

Un beau matin, j'ai déménagé toutes mes affaires dans mon Van. Mes tonnes de tristesse l'ont fait ployer, en couinant. Elle n'y croyait pas. Elle m'aimait. Elle ne me l'avait jamais dit avec autant de conviction. Moi aussi, j'étais fou d'elle. Mais elle n'était pas celle qui me tiendrait la main, à la fin du jour. Ne me demandez pas comment je le savais. Je le savais, c'est tout.

La route sur laquelle je faisais mon chemin venait de s'effondrer.

J'ai repris ma vie d'avant.

Sexe. Dope. Glisse.

Fiesta jusqu'au bout de mes nuits. Si longues mes nuits. Les aubes dans le brouillard. Emergence en urgence. Mais le cœur n'y était plus.

Puis j'ai croisé cette fille que je connaissais depuis l'adolescence. Je savais que je lui plaisais. Nous avons flirté un peu, à nos quinze ans.

Elle venait d'avoir une petite fille. Toute blonde et rose. Elle venait de quitter le père de son enfant. Qui ne se sentait pas prêt, lui.

Moi, je l'étais depuis toujours.

L'amour.

Encore.

Différent.

J'avais tellement besoin d'être aimé. Etre l'unique objet du désir, dans un parfait élan égocentrique.

Elle réussit ce tour de force phénoménal, et voilà que je devins père de substitution. Un beau père, c'était mieux que rien. Parce que rien, je ne pouvais plus le supporter.

Son enfant. Que j'élevais dès lors comme la mienne. Qu'elle était un peu. J'avais perdu un bébé qui aurait eu son âge. Mon cœur était grand. Il pouvait largement contenir cette petite fille d'un autre sang que le mien.

Je la chérissais autant que ma propre chair. Et ma nouvelle aimée comblait l'homme jeune que j'étais alors.

Nous faisons l'amour avec ce feu des nouvelles passions. Son corps souple. Sa peau brune de méditerranéenne. Ses yeux d'amande, si sombres. De la profondeur. De l'exigence. Moi qui n'avais aucun projet, j'appris vite qu'il me faudrait lister les futures années. Soit. Je le fis. Sans rechigner.

Elle était responsable.

Fine stratège, tout fut dorénavant calculé. Le paroxysme ne tarda pas à atteindre des apogées étonnantes. Je ne m'inquiétais pas. Je l'aimais, comprenez-vous ?

A partir de ce jour, je n'eus plus eu à choisir ou décider. Elle se chargea de diriger l'ensemble de nos projets.
Je suis devenu, nous.

C'est ainsi que je me suis retrouvé dans la seconde ville de France. J'en suis encore stupéfait de l'avoir suivie ici.
Mais la question ne s'est pas posée.
Elle ne m'a jamais demandé si je voulais venir.
Elle nous a choisi un lieu de vie. Pour nous.
Un abri à construire.
Pour un bâtisseur, ça tombait drôlement bien.

Avec le recul, je me demande si elle n'a pas cherché à me soustraire aux regrets secrets, qui agitaient mon cœur.
On peut aimer, de différentes manières.
Et tout ce que j'éprouvais pour elle, n'enlevait en rien la fêlure qui était ancré dans mon cœur. Et qui ne lui était pas destiné.
Sa jalousie malade a commencé sans doute à partir de là. Mais je ne voyais rien. Parce que je ne suis qu'un homme. Avec tout ce que ça suppose de primitif. Et primaire.
Pour moi, toutes ses inquiétudes étaient charmantes, au départ. C'est flatteur de susciter l'inquiétude chez une femme. Du fait, j'en jouais souvent. Pour obtenir d'elle ce qu'elle ne m'aurait pas donné autrement. Lorsqu'elle était, enfin, rassurée de ma plus complète affection, elle s'offrait avec cette fougue absolue, dont le souvenir me provoque encore un certain émoi. Elle était alors capable de s'offrir, vestale sulfureuse. Je convergeai vers elle, inlassablement.

Nous avons eu deux autres enfants.

D'abord, une fille.

Qui m'émerveille toujours autant aujourd'hui, alors qu'elle est devenue, depuis, une jeune femme. Mon premier enfant. Vivant. J'ai passé neuf mois à surveiller l'enclos de chair qui l'abritait. Je l'ai aimée si fort, si grand, qu'à sa naissance, j'ai entendu le bruit de mon cœur. Il explosait. Comme un feu d'artifice

magnifique. Un éclat d'amour qui m'a foudroyé. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Ma fille.

Mon sang.

Ses cheveux d'ange brun.

Son minuscule nez, petite noisette craquante.

Cette bouche tendre.

Du tempérament.

Elle me ressemblait.

Tellement.

Ma fille.

Mon enfant.

Son frère naquit quelques années plus loin.

Notre couple était divisé, un peu. Mais j'étais prêt à tout pour conserver mon bonheur. Et c'est exactement ce que je fis. Tout.

Ma femme s'engouffra dans une réussite professionnelle prometteuse, et je l'admire pour cela. Elle était si intelligente, si instruite, si parfaite en tout, que je ne pouvais que la suivre.

L'admirer. Et l'aimer. Du mieux que je pouvais.

Je prenais peu à peu en charge les enfants.

En réalité, il n'y eu jamais de contraintes à m'occuper d'eux.

Etre père, le plus beau, le plus intense et le plus difficile métier au monde. J'ai adoré aller les chercher à l'école. Leur préparer des repas équilibrés. Les regarder se gaver de chocolat et de saucisses. Ma ratatouille pouvait bien attendre...

Le pouvoir de mes enfants sur moi.

Incalculable, il faut bien le reconnaître.

Ma vie a basculé alors.

Sous la coupe de mes adorés. Les sorties d'école. Les activités extra scolaires. Les dimanches. Le linge à faire tourner. Etendre. Plier. Les courses. La ferme biologique. Les repas. Les anniversaires.

Je laissais cependant à leur mère, la sacro sainte épreuve des devoirs. Je ne pensais pas être capable de les aider. Me sentant parfaitement inculte. Et personne ne s'avisant jamais de m'en dissuader.

Mon existence s'est articulée, pendant toutes ces années, autour de leurs propres existences, à eux.

Leur bien être.

Leurs envies.

Leur bonheur.

Rien d'autre ne comptait. Et je crois que j'étais heureux. Je me sentais utile. Dans mon élément. Et surtout, à ma place.

Lorsque j'avais des doutes, je les comprimais. Et les effaçais.

Mes phobies et tocs sont apparus en arrivant à Marseille.

J'ai donc, logiquement, mis tout ce qui me tombait dessus, sous la faute de ce déménagement citadin qui ne me convenait pas.

J'ai tenté, un temps, de décider ma famille à repartir chez moi.

Qui n'était pas chez eux.

Et ne le serait jamais.

La seule concession accordée fut les vacances. D'hiver.

Je m'en contentais quelques années durant.

J'en souffrais.

Mais je suis un homme.

Un homme qui pleure.

Mais qui met ça sur le compte d'une hyper sensibilité mal gérée.

A rajouter à tout ce foutas de maniaqueries qui me secouent de plus en plus fréquemment.

La peur de l'ascenseur. Classique.

Les tunnels.

Les endroits inconnus.

La foule.

Le train.

Le métro. Et le bus.

Les embouteillages.

Les télésièges.

Les groupes inconnus.

Les hélicos. Et les avions.

Les fusées, par déduction.

Les sous-marins. Idem.

Partir seul à l'aventure. Moi !

Consultations chez les psys. De toutes sortes.

Lacan. Freud.

Dr Maboul, inclus.

Que dalle.

Non seulement, je n'allais pas mieux. Mais c'était encore pire...

Par chance, je sais me concentrer sur l'essentiel.

Et je connais mes priorités.

J'ai appris à inventer tout un tas de stratagèmes pour survivre avec ce type de handicaps. Pas simple.

La plupart du temps, je suis accompagné pour les premières fois. Mes angoisses ne disparaissent pas, mais elles me sont détectées. Donc gérables plus ou moins.

Je déteste me voir dépendant. Ça m'exaspère.

J'ai tenté l'hypnose. J'ai replongé un peu dans l'alcool. Et la cocaïne. Je m'en suis foutu plein les narines. Je me suis imbibé. Roulé dedans. Enfoui dans le plaisir facile. Superficiel. Je me sentais si vide à l'intérieur. Ma femme était atterrée.

Pourtant, elle savait que je pouvais sombrer.

Elle m'avait connu comme ça.

Et m'avait aimé, fou, incontrôlable, un trublion inventif et généreux. Qu'elle disait. A l'époque.

Elle a changé.

Pas moi.

C'est le problème avec les femmes.

En vieillissant, elles changent.

Et nous, les hommes, sommes fidèles à nous-mêmes. Peu de différences entre l'adolescent immature et l'homme aux tempes grisonnantes. Vraiment très peu.

Ma folie ordinaire, je vois bien qu'elle en a horreur.

Ce sont les mêmes qui s'éclatent à mes versants rock'n roll.

Je suis un père un peu déjanté, par moments. Il n'empêche que je suis solide. On peut compter sur moi.

Les règles sont strictes chez nous. Les repas sont sacrés. Les anniversaires en famille. La crèche se fait, tous ensemble.

L'arbre de Noël est chargé des décorations choisies, en famille.

Et tout, chez moi, tourne autour d'eux.

Mais depuis quelques temps, je me sens démuni.

Comme abandonné.

Les enfants grandissent.

Ils ont moins besoin de moi.

Mon épouse s'est organisée une vie, sans moi.

Cela ne signifie pas qu'elle soit absente. Elle part le matin, et rentre le soir. Je rends des comptes aux heures de pause. Où je suis. Avec qui. Ce genre de flicage que je prenais pour de l'attention, alors qu'elle ne cherchait que le contrôle. A chaque instant de ma journée.

Moi, j'ai fait le choix de travailler seul.

J'ai ouvert un petit atelier dans un vieux quartier marseillais.

Sur ses conseils.

Parce que j'étais à deux doigts de repartir chez moi.

Dans mes montagnes.

Alors, elle a trouvé la solution. Elle est parfaite pour ça aussi. Elle trouve toujours la solution. Elle savait que je ne deviendrais pas riche en étant Tailleur de pierres. Surtout dans la deuxième plus grosse ville de France... Mais au moins, je perpétuerai les mêmes gestes ancestraux qui sont ma seconde nature. La pierre. Mes mains pour les choisir. Mes outils pour les sublimer. Encore mes doigts, en caresse réconfortante. La douceur d'un marbre rose.

Je pourrai continuer à m'occuper de nos enfants. Elle aurait plus de temps pour partir en séminaires de travail, et son salaire suivrait.

Tout était planifié admirablement bien.

Elle est douée pour l'organisation, ma femme.

Une maîtresse femme.

J'aurai préféré qu'elle soit surtout ma maîtresse, pour tout dire.

Elle venait de m'offrir mon indépendance.

Je ne pense pas qu'elle avait vu ça sous cet angle.

Sinon, elle aurait tout fait pour que je rentre à la ville, avec des horaires de fonctionnaire, un entourage facilement identifiable, et tout ce qui va avec.

J'ai donc ouvert mon premier atelier. Tailleur de pierres.